

La revue de presse de *La Salle de bain*, Minuit, 1985

Jean-Pierre Salgas (*La Quinzaine littéraire*, 16 octobre 1985)

La très soutenable légèreté de l'être

« D'où peut donc bien venir le charme, le pouvoir étrange de ce petit récit ? Son anecdote ? Très mince, très roman post-nouveau : un jeune homme, vingt-huit ans, chercheur et passionné de foot, se réfugie dans sa baignoire. Il y reconstitue son appartement, bibliothèque, salon, salle à manger. Souvent, une amie au nom androgyne d'Edmondsson, l'y rejoint pour l'aimer. Puis, dans un hôtel à Venise. Edmondsson le retrouve, il la blesse en jouant aux fléchettes. Hospitalisé pour une sinusite, il se lie avec son médecin, le temps d'une partie de tennis. Il finit par regagner Paris et sa baignoire.

Son humour ? Très fin, tout en inversion, conversion de l'intérieur et de l'extérieur. Loi de ce monologue. Dont la formule pourrait bien être donnée, par le nom enfin livré d'un cuistre beau-parleur, que croise à plusieurs reprises le narrateur : J... d'Ormesson. Ou par ces conversations où l'intimité se bâtit, d'un échange de références passe-partout : " Moser, disait-il, Merckx, faisais-je remarquer au bout d'un petit moment. Coppi disait-il, Fausto Coppi. "

Sa construction ? Très ingénieuse, " en triangle rectangle ", dit bizarrement le prière d'insérer. L'exergue confirme, signé Pythagore : " Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés ". *La Salle de bain* rassemble, en trois temps (*Paris, L'hypoténuse, Paris*) une suite de petits tableaux numérotés, qui vont d'une ligne à une page. Et qui, du même ton, décrivent un poulpe que l'on découpe, ou " *les deux manières de regarder tomber la pluie* ".

Dans ce roman où la peinture tient une grande place (Edmondsson travaille dans une galerie) un nom peut nous servir de piste : Mondrian. D'une dame blanche " *boule de glace à la vanille sur laquelle on épanche une nappe de chocolat brûlant* ", le narrateur remarque : " *D'un point de vue scientifique (je ne suis pas gourmand), je voyais dans ce mélange un aperçu de la perfection. Un Mondrian. Le chocolat onctueux sur la vanille glacée, le chaud et le froid, la consistance et la fluidité. Déséquilibre et rigueur, exactitude* ". Plus loin, il écrit : " *Ce qui me plaît dans la peinture de Mondrian, c'est son immobilité (...) L'immobilité n'est pas l'absence de mouvement, mais l'absence de toute perspective de mouvement, elle est*

mort. La peinture en général n'est jamais immobile. Comme aux échecs son immobilité est dynamique. Chaque pièce, puissance immobile, est un mouvement en puissance. Chez Mondrian, l'immobilité est immobile. "

Mondrian : allusion transparente au carrelage d'une salle de bain, comme au carrelage textuel du livre. Mais, je crois qu'on peut aller plus avant, dans la superposition du peintre, métaphysicien de " *L'horizontal-vertical* " et du " *triangle rectangle* " de Toussaint. Jusqu'à replier sur elle-même cette métaphore du récit. Prendre cette " grille " – le mot s'impose ! – à angle droit : si la *Salle de bain* avait deux côtés... ? (...) »

Jacques-Pierre Amette (*Le Point*, 2 septembre 1985)

Découverte d'un pince-sans-rire

« Le nouveau locataire d'un appartement parisien est un curieux personnage. Comme dans une des plus belles nouvelles de Salinger, il préfère vivre dans la salle de bains. Il y installe même une partie de sa bibliothèque. Edmondsson, la jeune fille qui partage sa vie, essaie de faire repeindre la cuisine par des Polonais qui travaillent au noir, mais qui finalement délaissent la peinture pour s'occuper d'un cageot de poulpes ruisselant d'eau, trouvé dans le quartier des Halles. Avec un couteau Opinel, l'un des Polonais finira par découper les ventouses, la poche à encre d'une des bestioles, sur la table de la cuisine.

Dans une deuxième partie du livre, le personnage se rendra à Venise, dans un hôtel charmant. Le héros va alors errer en tenue légère à la recherche de la salle de bains de l'hôtel. Sa sensibilité douloureuse, glacée, décalée, sournoise, lui jouera des tours.

Chaque rentrée romanesque apporte ainsi une exception, une merveille : l'éclosion d'un écrivain inclassable et parfait. Jean-Philippe Toussaint, vingt-huit ans, pas encore inscrit sur le registre des heureux publiés, a écrit quelque chose qui n'est ni une chronique ni un roman, mais une histoire picaresque version compact, un bric-à-brac d'émotions et de détails saugrenus, une sorte de miracle qui tient sur le ton et non pas sur l'histoire. Pour situer cet auteur minutieux, pince-sans-rire, on songe à Keaton, à quelque chose qui rôde entre Salinger, les nouvelles du *New-Yorker*, quelques récits du meilleur Kafka. C'est sensible, fin, intelligent, si peu roman-français-de-la-rentrée qu'on est éberlué de cette trouvaille. On prend un plaisir étonnant à ce livre au charme acide, constamment humoristique, qui procure des délectations secrètes. »

Michel Nuridsany (*Le Figaro*, 6 septembre 1985)

Toussaint pour l'ouverture

Une découverte pour la rentrée : La Salle de bain, premier roman d'un inconnu qui ne le restera certainement pas longtemps,

« Ce livre sans psychologie, tout en déplacements physiques, est découpé en courtes séquences numérotées, de quelques lignes le plus souvent, de deux ou trois pages parfois, qui sont comme les plans d'un scénario. Un scénario, oui on pense irrésistiblement à l'écriture cinématographique lorsqu'on lit ce surprenant récit où (contrairement à ce qui est, paraît-il, la nature du cinéma qui se nourrirait d'action) le héros passe son temps allongé dans une baignoire puis dans divers lits, à ne rien faire – moderne Oblomov – immobile et ne désirant rien d'autre, apparemment, que de prolonger cet état où sa quiétude se comptait.

Moi je rêverais de mettre en scène un tel " scénario " où l'action s'efface au profit des rythmes physiques des êtres et du monde, où le héros occupe l'espace, simplement et le temps, sans pour cela succomber à cet ennui distingué qui fait, en partie, le charme des films d'Antonioni. Le héros, ici, a une amie ravissante répondant au doux nom d'Edmonsson qui " *subvient aux besoins du foyer en travaillant à mi-temps dans une galerie d'art* " et il paraît aimer le sport (il se promène avec une raquette de tennis à Venise et regarde les matchs de football à la télévision). Aucune volonté d'ascèse, aucune hypocondrie chez lui. Simplement il ne voit pas ce qui pourrait le pousser à rompre la quiétude de sa vie pour faire quoi que ce soit.

Alors il passe son existence dans sa salle de bains, surveillant le déplacement de l'aiguille de sa montre, ou les fissures du mur, " *guettant leurs extrémités, essayant vainement de surprendre un progrès* ", s'en va brusquement, un jour, pour Venise, dans un hôtel dont il ne sort pratiquement pas, jouant aux fléchettes dans sa chambre, écoutant la radio, laissant Edmonsson qui vient le rejoindre, un peu plus tard, visiter seule les musées et la ville ; il s'en va, sans vraie nécessité, là non plus, baguenauder dans une chambre d'hôpital et revient à Paris rejoindre sa baignoire et ses velléités d'en sortir, peut-être, un jour. Itinéraire immobile en quelque sorte, tout en " *agitation* " vaine, en déplacements irrésolus.

À ce propos, en plein centre du livre, parlant de Mondrian (" *un aperçu de la perfection* ") l'auteur évoque justement cette immobilité, consubstantielle au livre : " *Ce qui me plaît dans la peinture de Mondrian c'est son immobilité. Aucun peintre n'a voisiné d'aussi près l'immobilité. L'immobilité n'est pas absence de toute perspective de mouvement, elle*

est mort.

La peinture, en général, n'est jamais immobile, comme aux échecs son immobilité est dynamique. Chaque pièce, puissance immobile, est un mouvement en puissance. Chez Mondrian l'immobilité est immobile. Peut-être est-ce pour cela qu'Edmondsson trouve que Mondrian est chiant. Moi il me rassure. "

Jean-Philippe Toussaint, qui ne manque pas d'humour, cite Pythagore et son théorème en exergue de son livre à propos duquel il parle de la structure du triangle rectangle. *" Je ne sais, dit-il, si, par rapport à la structure du cercle, celle du triangle rectangle apporte réellement quelque chose de neuf. À mon avis rien de très. Sauf que cela détourne absolument de la structure du cercle à laquelle je ne tiens pas à cause du sempiternel éternel retour. L'éternité c'est long, disait Woody Allen, surtout à la fin. "*

J'ai beaucoup aimé ce livre tendu dans sa désinvolture. Il témoigne d'un talent d'écrivain réellement original rare en ces temps de retour à la tradition. J'ai noté que ce jeune homme d'origine belge vivait en Corse aujourd'hui. Louable logique : nul doute que l'auteur de *La Salle de bains* trouvera là une terre d'accueil particulièrement favorable à son souci de ménager sa quiétude – si du moins il ressemble à son héros. »

Michèle Bernstein (*Libération*, 12 septembre 1985)

Traité de l'exaspération

« À supposer qu'il ait un arbre sous la main, tout enfant accablé par l'injustice du monde – ou quelque vague culpabilité, c'est pareil – s'est un jour réfugié dans les hautes branches d'où rien ni personne ne le fera plus descendre. Pour quelques heures, c'est-à-dire l'éternité. Le héros de Jean-Philippe Toussaint trouve asile dans la baignoire : il n'y a pas de poiriers dans les appartements parisiens, ni de caves où s'enfouir, ni de greniers où se barricader. D'ailleurs, il n'a plus l'âge des acrobaties : ... *j'expliquais à Edmondsson* (pas de suspense, Edmondsson c'est celle qui l'aime – qu'il aime ?) *qu'il n'était peut-être pas très sain, à vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf, de vivre plus ou moins reclus dans une baignoire. Je devais prendre un risque...* Vous remarquerez deux points significatifs : le premier est que tout personne définissant son âge *comme vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf* n'est pas très bien dans sa tête. Le second, que Biquette va sortir du chou sans que l'on ait besoin d'appeler les pompiers. Nous sommes soulagés.

En cinquante méthodiques paragraphes, un long flash-back, un serpent qui se mord la queue, le narrateur recense les avanies qui l'accablèrent dans le froid émail. Un nouvel appartement (je suppose que c'est

Edmondsson qui l'a trouvé : elle travaille dans une galerie et pourvoit aux besoins du ménage. Lui est "chercheur". Donc (?) il ne semble pas accablé par le labeur). L'odeur des anciens locataires. Deux amis d'Edmondsson, d'une niaiserie à peine supportable, viennent pendre la crémaillère. Edmondsson a engagé les peintres de la galerie pour refaire la cuisine (ils sont Polonais, ils sont pauvres, on peut les sous-payer...). Répugnants de cordialité artistique et de chaleur fraternelle, les peintres. Ils apportent des poulpes –des poulpes – pour le déjeuner. Beiges ou blancs, les murs ? La vie, les cons, la connerie de la vie, la bonne humeur d'Edmondsson, trop c'est trop : le héros fiche le camp. À Venise. Pour une cure de chambre d'hôtel, de transistor-football et de fléchettes.

Odieux. Ce garçon est odieux à chaque minute de son existence vulnérable. Un chef-d'œuvre d'arrogance blessée. Allergique au lait de la tendresse humaine comme un bébé du tiers-monde à une tétée en poudre, il exauce au-delà de nos rêves les plus sauvages (voilà une référence publicitaire qui le ferait frémir de dégoût), au-delà, dis-je, de nos rêves les plus sauvages, nos désirs secrets d'agressivité gratuite, de mesquinerie incontrôlée. Écoutez-le : ... *Je quittai l'hôtel et, dans la rue, demandai le chemin de la poste à un homme qui courait (j'ai toujours pris plaisir à demander des renseignements à des gens pressés)...* Se trouve-t-il coincé à côté d'une petite fille ... *je lui demandai si elle voulait que je lui raconte une histoire (...) et, à voix basse, commençai à lui raconter le naufrage du Titanic...*

Il y a cette méchanceté du regard, le Magnificat des bassesses très ordinaires... (Edmondsson m'appelait de la galerie chaque fois que son directeur venait à s'absenter (et, puisqu'elle ne payait pas la communication, il nous fallait rester en ligne le plus longtemps possible pour économiser un maximum d'argent). Il y a ces perles du désagréable, plus elles sont petites, mieux elles luisent : car il est aisé d'être détestable dans les grandes causes, plus subtil de se montrer désobligeant sur d'infimes détails. Ainsi de cette anonymité inversement préservée : ...*dès qu'ils furent passés, Edmondsson me dit que le type était connu, que c'était J... d'Ormesson. Il y a l'ange du dérisoire qui nimbe les personnages de ses soucoupes de néon : dans son hôtel de Venise, le narrateur trouve un livre de Pascal, traduit en anglais. Et soudain tombe cette Pensée, But when I thought more deeply, and after I had found the cause for all our distress, I wanted to discover its reason, (...) that nothing can console us...*

Que la liaison vient à propos ! Oui, notre héros veut qu'on le console, notre héros a du chagrin. Au secours, Edmondsson, bobo, dodo. Faut-il faire donner les violons, plaider que sous cet éloge de la muflerie le lecteur(averti) découvrira une sensibilité (exacerbée), le désir (frémissant) d'une exigence (très pure) ?

Allons donc. C'est aussi décriptable qu'une contrepèterie de niveau débutant dans un hebdomadaire spécialisé. Voulez-vous plutôt que je vous raconte comment Edmondsson reçut une fléchette en plein front, mais qu'après quelques jours d'hôpital et la cicatrisation subséquente, l'hématome lui seyait beaucoup (Cf. Piccoli en sadique dans *Belle de jour* : " *Tu me plais, tu cicatrisés si bien !* "). Avez-vous peur ? Ne savez-vous pas que l'amour ressort toujours, tout rose, tout nu et tout fragile, des baignoires ?

La Salle de bain est un premier roman. L'auteur, qui a vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf si je ne me trompe, y déploie une maîtrise de la férocité qui ne pâlit guère devant les grands classiques du genre (mais je ne les citerai pas, son personnage est déjà bien assez vaniteux comme ça). Et je réfrène, à grand-peine, mon enthousiasme. Car quelle critique, surtout la plus élogieuse, trouvera grâce devant l'œil critique de Jean- Philippe Toussaint ? »

André Clavel (*Le Matin de Paris*, 3 septembre 1985)

Le fantasme à portée de robinet

Le héros du premier roman de Jean-Philippe Toussaint s'adonne à la mathématique, au creux de sa baignoire, et construit au fil des paragraphes une amusante algèbre de l'inutile

« Étant passablement siphonné, le héros de Jean-Philippe Toussaint ne pouvait que choisir la salle de bains comme résidence principale. C'est un lieu parfaitement romanesque, propice aux gargarismes de l'âme. On peut y peigner sa prose à loisir, et puis le fantasme y est à portée de robinet. Jean-Luc Benoziglio, dans *Cabinet-portrait*, avait jadis choisi les vespasiennes, mais Jean-Philippe Toussaint, plus clean, préfère sculpter ses totems sur l'émail de ces hammams domestiques où Alphonse Allais, déjà, disait trouver l'inspiration.

Solitaire et sanitaire, l'Archimède de *La Salle de bains* vous donne donc rendez-vous au creux de sa baignoire, où il se goinfre de millefeuilles tout en s'horrifiant de l'affreux écoulement du temps. " *Je surveillais, dit-il, la surface de mon visage dans un miroir de poche et, parallèlement, les déplacements de l'aiguille de ma montre.* " Pour le reste, ce curieux homme, plus proche du poisson rouge que du roseau pensant, semble s'être vaguement amouraché de la belle Edmonsson.

Solide est sa culture : il pratique la mathématique, version Ducasse, et n'ignore pas qu'il y a deux façons de regarder la pluie tomber. Quant à l'espérance, ce n'est pas son truc. Peu exigeant avec la vie, il se contente par exemple du spectacle que donnent, dans la cuisine voisine, deux

peintres polonais en train de découper un poulpe coriace...

Un jour, pourtant, le bougre décide de quitter la salle de bains où il avait appris à pérorer sur la vanité de toute chose ici-bas. Ce sera, bien sûr, pour rejoindre une ville d'eau : Venise, où il achète un caleçon neuf, rencontre Jean d'Ormesson, lit Pascal en anglais, attrape une sinusite et mange des rognons avec son médecin. Sa compagne Edmondsson viendra le retrouver, mais il lui décoche une fléchette en plein front, car il y a du Guillaume Tell dans ce cousin de Molloy. De chambre d'hôtel en chambre d'hôpital, déambulant à ras les gondoles, on le verra ensuite promener son œil de maniaque sur l'insignifiance d'un univers réduit à la pure immobilité. Ce serait effrayant si ce n'était pas si drôle !

Jean-Philippe Toussaint, jeune romancier belge qui cite Woody Allen ("*l'éternité, c'est long, surtout à la fin*"), aime aussi se référer à la peinture de Mondrian : parfaitement géométrique, pris du vertige des "*mathématiques sévères*" chères à Maldoror, son récit découpe de brefs paragraphes qui se succèdent comme des théorèmes. Cette abstraction contraste merveilleusement avec le comique des situations. D'où la nouveauté de ce premier roman : la folie tirée au cordeau, la névrose au fil à plomb. Une sorte d'algèbre de l'inutile, l'impeccable quadrillage du dérisoire...

Le logicien Jean-Philippe Toussaint attaque la paralysie des cœurs et l'ankylose des âmes avec une froideur de carreleur : en quoi les salles de bains lui conviennent parfaitement. »